

★ Flash ★

REDACTION, ADMINISTRATION : 4, Place Lemoine - CONSTANTINE

Pour des motifs impérieux, nous nous sommes vus dans l'obligation d'abandonner le titre du journal. « FLEURS D'AUMAË » n'est donc plus. « FLASH » lui succède. On protestera peut-être contre cette apparente anglomanie. Qu'on se dise cependant que ce terme n'a pas d'équivalent dans notre langue, pour désigner ce qu'il représente, et que, de ce fait, il peut être considéré comme francisé. Sa consonnance rapide et qui claque nous a plu. Et il nous a semblé que ce mot contenait tout un programme.

Il ne nous paraît pas inutile de préciser que « FLASH » reste le journal du Lycée d'Aumale, animé par une équipe de Lycéens, et orienté essentiellement vers les problèmes propres au Lycée.

L'équipe de rédaction

La preuve est faite

« Fleurs d'Aumale » a été plébiscité par les lycéens :

- en une journée, près de 120 exemplaires ont été écoulés dans le lycée ;
- à peine eurent-ils pris connaissance de sa nature que de nombreux lecteurs décidèrent de participer à sa rédaction ;
- d'autre part les abonnements affluent et vont vers la centaine.

— et tous attendent le numéro suivant.

Et s'il est excessif de parler d'enthousiasme, c'est trop peut de dire que ce premier numéro a suscité un élan général de sympathie. Bref, le journal a subi l'épreuve du feu, et il l'a supportée victorieusement.

Et là ne s'arrête pas le bulletin de Victoire.

Le bruit des exploits littéraires des lycéens a franchi les murs de leur établissement pour atteindre ces immeubles flamboyant neuf, perchés sur les hauteurs du Coudiat. Et tous les mois, d'aimables lectrices attendront avec impatience ce que distillera la matière grise en ébullition dans la vieille ville.

Ce n'est pas tout. De nombreux adultes ont eu l'amabilité de trouver notre effort sympathique et digne d'attention, car il apporte à Constantine quelque chose de très nouveau : une réalisation collective de jeunes, susceptible de devenir le seul journal littéraire de la ville. (Pas moins !!!)

Toutes ces constatations sont convergentes. Elles soulignent que l'initiative prise par « Fleurs d'Aumale » et « Flash » a un réel intérêt, et que cet intérêt, provoqué par la participation massive des Lycéens, dépasse largement les limites du Lycée.

Soyons assez ouverts pour le constater. Nous avons un magnifique instrument à notre disposition. Il ne dépend que de nous d'en faire une réalité de valeur et de démontrer que ce qui a si bien commencé est largement perfectible, et doit s'améliorer à chaque numéro.

Les qualités que peuvent réclamer une telle entreprise sont la diversité et l'authenticité. Il faut qu'il y ait une collaboration abondante (sinon, qui ne s'essoufflerait à alimenter tous les numéros de l'année ?), il faut aussi que chacun considère qu'il doit apporter autre chose que le résultat d'un dérivatif à son travail scolaire, mais, autant que possible, la profonde sincérité de son esprit, aussi bien dans la pure production littéraire que dans l'étude d'un problème et les solutions qu'il lui apporte.

Il faut redire encore qu'à ces qualités indispensables il faut un climat favorable. L'indifférence, l'hostilité isolent et referment. On ne peut rien tenter et on ne veut rien dire devant la mise en boîte ou la glaciale indifférence. Cette participation multiple et variée, cette sincérité tout de même émouvante, malgré la volonté de paraître blasé, ne pourront s'exprimer que dans la certitude que nous sommes tous d'accord sur la nature et la portée de ce journal. Une opinion divisée sur ce point le condamnerait à la sclérose, à la bêtise, et finalement à la disparition, faute de raison d'être.

Mais l'intérêt évident qui a accueilli le premier numéro est révélateur d'une ambiance exceptionnellement favorable. Que cet intérêt encore passif soit dépassé, que tous considèrent que « Flash » les engage personnellement et qu'il sont, à la lettre, responsables de sa valeur et de son existence, et nous nous étonnerons nous-mêmes de ce que, les uns par les autres et avec les autres, nous pourrions réaliser. Nous satisferons l'attente que nous avons pu provoquer, ce qui est certes bien, nous nous aurons prouvé qu'ensemble, tous ensemble, nous pouvons faire quelque chose de durable et de très valable. Ce qui est mieux, infiniment mieux.

L. JEANNE

Allo Aumale... Ici Laveran

Nous apprenons, de source autorisée, que des mouvements réprobateurs se sont manifestés dans le royaume d'Aumale à l'annonce de l'élargissement donné à Flash.

Laveran, en bon pays conquis, s'empresse d'avertir les grands chefs de toute sa soumission. Si le journal a tant intéressé, c'est parce qu'il était lancé par des garçons ayant quelque peu d'esprit et surtout parce qu'il apportait un élément nouveau et très intéressant dans notre bonne ville.

Nous tenons donc à dire à ces messieurs du Lycée que nous n'avons pas la moindre intention d'empiéter sur leur champ : la plus grande part, la part du seigneur, leur en sera laissée, bien que le journal soit devenu celui de toutes les écoles secondaires.

Nous essaierons simplement, par la qualité de nos articles d'effacer l'amertume un peu légitime qui a envahi certains d'entre vous.

NOTRE VIE TELL

Une enquête de « FLASH »

SPLEEN ou agonie dominicale

Notre caméra est braquée sur la porte d'un immeuble de belle apparence. Un jeune homme en sort, pimpant dans son costume élégant, bien coiffé, l'air heureux. C'est Jules, le « lycéen moyen de Constantine » : peu importe le quartier qu'il habite, son but est toujours le même : la Rue Caraman. Là, commence pour lui la grande aventure. Au milieu d'une foule intense, Jules va faire les cent pas jusqu'à midi. Il rentrera alors chez lui, affamé par l'exercice, fatigué, les souliers poussiéreux. Bien content encore s'il n'a pas quelques côtes enfoncées, ou un cor au pied.

Chez lui, c'est le repas habituel du dimanche, rythmé par les émissions de Radio. Après cette formalité, nécessaire pour son estomac, Jules souffle un instant, remet sa veste, et repart, toujours suivi de notre caméraman. Au coin de la rue, Jules rencontre Anatole. Poignée de mains, congratulations d'usage, plus ou moins sincères. Avec des ruses de Sloux, notre opérateur du son s'approche et enregistre la conversation :

- Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ?
- Bah ! Je vais au cinéma.
- Quel film vas-tu voir ?
- Je n'en sais rien. Des copains ont pris des places hier, que veux-tu que je fasse d'autre, le dimanche après-midi ?

Nous vous le demandons, que voulez-vous que Jules fasse d'autre le dimanche après-midi ? Il va prendre sa ration hebdomadaire d'images, de bruit et d'émotions fortes à bon marché. Inutile de dire que c'est encore l'entr'acte qu'il préfère.

Après le spectacle, — et quel spectacle ! —, Jules, jusqu'au soir, parcourt en tous sens les rues constantinoises ; il rentrera, tard, fourbu, nerveux, écéuré. Triste dimanche en vérité, tant attendu, et si peu regretté. « Les jours de classe, on s'ennuie moins » pense-t-il, in petto.

« Flash » se permet de poser une question : Jules en a-t-il menti ? Est-il seul à trainer son lamentable après-midi dominical de Caraman en cinémas, au milieu des citadins endimanchés.

Ou bien n'est-il que l'exemplaire standard de tous ceux qui baillent leur dimanche ?

« Flash » a de bonnes raisons d'adopter la deuxième opinion. Il pense même qu'il y a là un problème véritable, le plus important peut-être de ceux qui se posent à la population scolaire. Et il est dans sa raison d'être de proposer des solutions à tous ceux qui admettent de se reconnaître dans le personnage de Jules et qui, aussi, acceptent de sortir de cette ankylose dominicale.

« Flash » ouvre à ce sujet un vaste référendum sur les trois points suivants :

- 1°) Oui ou non, a-t-il raison de poser ce problème ?
- 2°) Dans l'affirmative, y peut-on quelque chose ?
- 3°) Dans ce cas, que pouvons-nous faire pratiquement ?

Lecteurs, vous avez tous la parole. Votre silence ou votre réponse seront également significatifs. Si nous avons donné un coup d'épée dans l'eau, nous nous réjouissons de nous être trompés, car nous n'aimons pas jouer les Cassandre. S'il se trouve par contre que nous avons fait mouche, nous mettrons toute notre volonté à monter les solutions que vous pourrez nous proposer, ou à en chercher d'autres avec vous.

Dans son prochain numéro, « Flash » publiera les réponses qui pourront lui être adressées, et, peut-être, pourra faire sa petite proposition personnelle. Mais comme il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête...

Le reporter de service

Une maladie locale... la CARAMANITE

Constantin est beau garçon, son miroir le lui a dit et il n'a fait aucune difficulté pour le croire. Il est intelligent, ses amis l'affirment et il s'est laissé persuader que c'était vrai. Constantin est étudiant, et il lui est même arrivé quelquefois de se surprendre en flagrant délit d'application à son travail du lycée ; mais ça n'a été qu'une fausse alerte. En réalité, c'est un rêveur, et si vous lui disiez qu'il est paresseux, il se garderait soigneusement de vous croire, tout en étant terriblement gêné de ne pouvoir vous démontrer le contraire.

Constantin, sous de si brillants dehors, est malade, mais il ne le sait pas. Il a la fièvre, une fièvre qui ne le secoue qu'une fois par semaine, très exactement le dimanche après-midi. L'arrivée hebdomadaire et attendue de cette demie-journée de repos, déclenche dans toute sa personne une série étrange de phénomènes complexes, qui composent les plus ahurissants des symptômes. L'indolence de la semaine s'efface devant une soif dévorante d'activité ; un instinct très sûr, réveillé on ne sait comment, guide le choix de ses cravates ; il utilise soudain d'une manière étonnante juste les lois de la physique ondulatoire, en ce qui concerne l'arrangement de sa chevelure. Les lois de la réflexion, qui lui sont un mystère lorsque c'est le professeur qui en parle, il les redécouvre intuitivement pour se mirer, sous les angles les plus inédits, dans les vitres de la porte-fenêtre de son appartement. Sa démarche se fait plus assurée, sont port de tête témoigne d'un sentiment avantageux de son importance, et lui, qui fait le désespoir de sa mère pour sa négligence vestimentaire habituelle, se découvre soudain une âme pleine de sollicitude pour les plis de son pantalon. Lui qui professe le plus souverain mépris de la géométrie, conduit ses pas avec la rigueur d'un calculateur électronique, selon l'itinéraire le plus court qui va de chez lui à la Rue Caraman... Car, vous l'avez deviné, la maladie de Constantin, cette maladie pour laquelle il ne veut pas qu'on le plaigne, c'est la « CARAMANITE », qui sévit à l'état aigü et sous une forme collective le dimanche après-midi.

JEHAN

E QU'ELLE EST...

Portraits d'après nature...

LA SCOOTÉROMANIE vulgairement appelée VESPISME

Cette maladie contagieuse est de date récente. Elle sévit actuellement à l'état virulent dans le monde scolaire.

Sa période d'incubation est prolongée : elle se manifeste par une abondante sécrétion salivaire à la vue d'un autre sujet monté sur son scooter. L'accès fébrile se déclenche à l'occasion d'un événement heureux, par exemple un succès au bachelot. L'éclosion du mal est grandement facilitée par le gonflement de la bourse du sujet, ou le plus souvent de celle de son géniteur.

L'épidémie atteint indifféremment les sujets mâles ou femelles. Elles enlève tout goût pour l'exercice physique, atrophie les muscles abdominaux, et prédispose dès l'adolescence à l'obésité.

On se rend compte de la gravité que peut atteindre la maladie, en regardant passer deux scooteromanes qui filent côte à côte à 80 à l'heure, échangeant quelques onomatopées, saupoudrées d'apophtegmes à la laconiennes.

Les crises sont à surveiller chez les individus nerveux, buveurs, ou myopes particulièrement les jours de pluie ou sur les routes glissantes. Dans les cas aigus, le sujet ne distingue plus sa main gauche de sa main droite, et devient un danger pour la société. La maladie provoque parfois chez le sujet une certaine forme d'aberration mentale, souvent cause de troubles de la circulation, pouvant entraîner la mort (pas toujours celle du sujet lui-même).

Le Code de la Route s'avère un remède très peu efficace, et les agents de la Force Publique des médecins souvent impuissants. La collision, bénigne ou grave, peut être parfois un excellent vaccin ; souvent pourtant elle joue le rôle de stimulant. Le seul remède énergique serait la suppression du microbe nommé scooter, mais il n'existe encore aucun sérum capable de nous en débarrasser.

LA DIARRHÉE VERBALE ou BARATINITE

Cette maladie, très fréquente dans les milieux étudiants sévit à l'état larvé en tout être humain. Chronique chez les individus femelles, elle se présente parfois à l'état aigu chez le mâle.

Dans ce dernier cas, l'évolution fatale est ordinairement la suivante : dans les premiers temps, sous l'action de la contagion, le sujet sort de son habituel mutisme, par accès ; le débit est intermittent. Vient ensuite la phase accentuée du mal. A tout propos, à toute occasion, et même en dehors de toute occasion, le sujet émet, sur une gamme invariable, une suite ininterrompue de vocalises, inintelligibles pour quiconque, y compris lui-même. Généralement, il discourt les bras croisés ou les mains dans les poches, quelquefois assis, mais le plus souvent debout, une jambe sur une chaise, un bras sur la jambe, le menton sur l'extrémité supérieure du bras.

La phase délirante débute à la vitesse acquise de 120 mots-minute. Le geste est alors joint à l'émission verbale et fait office de multiplicateur. A ce degré, aucune médication n'a plus d'effet. Il ne reste que la lance d'incendie ou le vide autour du forcené pour en venir à bout.

Favorisent l'évolution de la maladie : l'alcool, la contradiction, le café, les études littéraires, la présence de jeunes filles. A noter que ce dernier élément peut au contraire se révéler inhibant, spécialement chez les individus jeunes ou ayant longtemps séjourné en couveuse.

Les facteurs ordinairement inhibants semblent être les études mathématiques ou scientifiques. C'est en dosant judicieusement chez les sujets récemment atteints et de façon bénigne, ce genre d'études, que l'on peut tenter d'enrayer la maladie. Dans la plupart des cas, le mal est incurable. Il ne reste plus qu'à inviter le voisinage à se résigner au fléau.

Quand la fantaisie se déchaîne...

L'ÉTUDIANT, nouveau corps simple

ETAT NATUREL

C'est un corps simple assez répandu, surtout dans les vil-les universitaires. A Alger, le filon le plus fourni est le Quartier des Facultés. On le trouve à l'état libre dans les cafés et les cinémas, à l'état concentré dans les amphs, où il forme une masse agglutinée et inerte. C'est un élément radio-actif. L'étu-diant a une vie moyenne de cinq ans.

PREPARATION

On met une certaine quantité de « Bizuth » dans les am-phs, sous l'action de la lumière professionnelle, il s'y forme len-tement l'étudiant. Après deux ou trois macérations, on procède à la distillation ou examen, qui a pour but d'éliminer les dé-chets sous forme de collés.

VARIETES ALLOTROPIQUES

Il existe deux isomères : l'étudiant et l'étudiante.
 — la variété 1 se sublime devant la variété 2.
 — la variété 2 fond en larmes aux examens.
 — la variété 1 présente un chimiotactisme positif pour la variété 2. Il est dangereux de conserver les deux variétés en présence dans un même champ d'action.
 — elles s'enflamment spontanément.
 — elles ont tendance à s'évader des amphs sous l'effet de l'augmentation de chaleur, de luminosité, de rayons so-laires,

PROPRIETES PHYSIQUES

Très peu stable.
 — avec l'argent : réaction très violente, forme une combus-tion active, absorbe et libère l'argent à certaines températures, particulièrement active en présence de la variété 2.
 — avec l'alcool : l'alcool a le rôle de catalyseur. Il y a des réactions de substitutions augmentant à mesure de l'absorption. A forte concentration, il constitue une masse amorphe et inerte : on dit qu'il est plein.
 — avec le flic, réaction particulièrement violente : effer-vescence, absorption par force publique.
 — l'étudiant, rarement il est vrai, a la propriété de grat-ter du papier et de résister à l'influence somnifère du corps. Les deux variétés prennent la coloration verdâtre sous l'influen-ce de réactifs....

CONSERVATION

Variété 1 dans l'alcool à l'abri de l'humidité.
 Variété 2, en raison de son excitation constante et perpé-tuelle, dans les limites closes du foyer.

USAGES

Seul à remplir les carrières libérales, mais souvent se po-lymérise et aboutit à un nouveau corps « le bourgeois » ; il sert à l'entretien des recalés, des professeurs, et à la subsis-tance des receveurs des droits universitaires.

Silence.... on tourne

UNE VIE DE CHIEN

Visa de censure n° 2473859

Ce film à la fois très récent et très vieux, a été tourné dans les Studios de la « Potache's Paramount Co. », avec le concours de :

Les potaches Garçons en cage.
 Le Proviseur Le grand Patron.
 Le Censeur Maître après Dieu.
 Le Surveillant Général Le troisième homme.
 Le veilleur Le mendiant de minuit.
 Le concierge Quo vadis ?
 Les agents Les orgueilleux.
 Les cuistots Les mains sales.
 Les bacheliers Les conquérants du nouveau monde.

Les décors étaient les suivants :

Le lycée Prison sans barreaux.
 Le bureau du Proviseur Au pays de la peur.
 Le cabinet du Censeur Règlements de comptes.
 L'infirmerie Nous sommes tous des assassins.
 L'intendance Touchez pas au grisbi.
 Le dortoir Douze heures de bonheur.
 L'étude La loi du silence.
 Les douches Chantons sous la pluie.

Quelques accessoires

La nourriture Riz amer.
 Les provisions Cargaisons clandestines.
 Le cahier d'absences Courrier diplomatique.
 La bourse du potache Les cinq sous de Lavarède.
 La sonnerie du matin Pour qui sonne le glas ?
 Le bachot La grande illusion.
 La session d'Octobre Ultime sursis.
 La rentrée Eternel retour.
 Les compositions Le salaire de la peur.
 Conseil des Professeurs Secret d'Etat.
 Conseil de discipline Fusillé à l'aube.
 Distribution des prix Grand gala.
 Chahut au dortoir Tapage nocturne.
 La fraude Jeux interdits.

etc.

Le film que nous venons de vous présenter passe actuel-lement dans tous les lycées de France et de Navarre.

N.B. Tous les personnages de ce film sont purement ima-ginaires. Toute ressemblance avec des personnages existants serait purement accidentelle.

Script-boy :
 Christian le Jacque

Des IDÉES et des FAITS

Brèves nouvelles du monde scolaire

— AMERIQUE, PAYS DE COCAGNE ! Selon M. Edwards, leur président, le tiers des étudiants américains, en dépit des bourses et des prêts, travaille pour poursuivre ses études. Lui-même a été terrassier et vendeur de programmes aux matches de foot-ball.

— UN PROBLEME... Onze cent cinquante-cinq élèves de l'enseignement secondaire ont été éliminés des établissements de la région parisienne, pendant l'année 1953-1954. Ils n'étaient pas aptes à suivre les études classiques.

— ...ET LA SOLUTION (Parmi d'autres). M. André Marie, ancien ministre de l'Education nationale, a déclaré : « ...En raréfiant le nombre stupidement croissant des bacheliers, la réforme de l'enseignement enverra dans l'enseignement technique, à partir de la seconde des jeunes élèves, doués alors d'une culture générale appréciable, qui fourniront aux industriels et aux négociants les élites qu'ils réclament, qu'ils attendent ».

— UN PAVE DANS LA MARE ! M. Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, a déclaré : « L'enflure des programmes scolaires a quelque chose de démentiel. Le certificat d'études primaires est déjà encyclopédique, le baccalauréat serait une épreuve redoutable et peut-être fatale à bien des membres du jury. L'agrégation devient une épreuve d'endurance, test de santé et de mémoire autant que d'intelligence ».

— LES PROFESSEURS SE FONT RARES. Pour favoriser le recrutement des maîtres des lycées et collèges, menacé par une crise sans précédent, on envisage de créer dans chaque académie, un établissement supérieur de lettres et de sciences pour les jeunes gens et jeunes filles voulant entrer dans le corps professoral du second degré. Epreuves d'entrée : niveau de propédeutique. Durée de préparation : normalement un an dans les classes de lettres et math. sup. des lycées. Les élèves recevraient un traitement dès leur entrée dans ces établissements et pourraient choisir leur spécialité.

— RECTIFICATION. Contrairement à ce que laissait supposer « Fleurs d'Aumale », nous aurons des vacances à Mardi-gras, du Samedi 19 Février au soir au Vendredi 25 au matin, le décret du 14 Novembre ayant modifié l'arrêté du 22 Février. D'une façon générale, le principe suivant (semble) avoir été retenu : lorsque le dimanche des Rameaux tombe en avril : vacances au Mardi-gras, du lundi au jeudi inclus ; pas de congé pour la Pentecôte excepté le lundi, légalement férié. Dans le cas contraire : pas de vacances à l'occasion du Mardi-gras, vacances jusqu'au Jeudi qui suit la Pentecôte.

Ernest HEMINGWAY PRIX NOBEL

Certains s'imaginent que si on doit finir dans la peau d'un prix Nobel, tout vous y prédestine dès la naissance. Si c'est vrai pour l'un ou l'autre élu, ce ne le fut pas pour HEMINGWAY.

Il commence par la chasse et la pêche, décroche tout juste son bac, joue au reporter dès ses dix-sept ans, fait la guerre de 14 au front d'Italie où il récolte une blessure, travaille dans le Proche-Orient comme correspondant au TORONTO STAR, débarque à Paris chez Gertrude Stein où il écrit ses premières nouvelles. Les éditeurs les lui retournent. Il vivait dans la cour d'une scierie, mangeait des poireaux et buvait de l'eau. « Ses contes, déclare John Brown, que d'abord personne ne voulut publier, étaient de petits chefs-d'œuvre. » On le vit par la suite ; mais les éditeurs ont toujours peur des chefs-d'œuvre, ou plutôt ils ne les discernent pas tout de suite. Ils sont comme les gastronomes, qui n'ont pas de palais et qui ont besoin d'une étiquette pour apprécier un vin.

Maintenant, le cru « HEMINGWAY » porte la meilleure étiquette et tout le monde — y compris ceux qui n'aiment pas la robe ou le bouquet — admet que c'est un grand cru, qui a bien vieilli, même si, de temps en temps, on tombe sur une bouteille qui sent le bouchon.

Juste-Lipse

PAPETERIE — LIBRAIRIE — DESSIN



REVENDEUR RÉGIONAL
OFFICIEL

LIBRAIRIE — PAPETERIE

CHAPELLE

1, Place d'Orléans — et — 15, Rue Rohault-de-Fleury. — CONSTANTINE



MEUBLES ET MATÉRIEL DE BUREAU

Réduction de 5 % aux lecteurs de « FLASH » sur présentation de la page publicitaire

Des Loisirs pour

C. R. A. D.

Le C.R.A.D. présentait dernièrement à Constantine un programme très choisi, comme de coutume : « Le Jeu de l'Amour et du Hasard », de Marivaux, et un Impromptu sur les « Caractères de La Bruyère.

La première partie du spectacle fut vivement goûtée par les étudiants, venus très nombreux à cette représentation. « Le Jeu de l'Amour et du Hasard » intéressa l'assistance par son intrigue, la charma par son style et par l'aisance de ses dialogues. Très vite, Marivaux avait conquis la salle.

Les interprètes, très à l'aise dans leurs rôles, firent de cette charmante comédie un spectacle d'excellente qualité. Françoise Fleury et François Cartier jouèrent très sobrement et avec beaucoup de délicatesse leur rôle ardu de maîtres devenus serviteurs. Chantal de Rieux et Pierre Vernier furent des serviteurs devenus maîtres vraiment plaisants, elle, par sa franchise et sa vivacité, lui, par son exubérance et son comique.

Aussi la « claque » des lycées et collèges rappela-t-elle par quatre fois ces brillants interprètes, ainsi d'ailleurs que Jacques Catelain et Etienne Aubray, qui complétaient magistralement la distribution. Une bonne partie des applaudissements allaient certes aussi à cet auteur éternellement jeune qu'est resté Marivaux.

On attendait avec impatience et curiosité l'Impromptu sur « les Caractères ». L'œuvre de La Bruyère allait-elle donner lieu, grâce au théâtre, à un regain d'intérêt ?

Disons tout de suite que beaucoup furent déçus. Dès la fin de la représentation les critiques jaillirent. Nos reporters, toujours soucieux d'impartialité, ne voulurent pas se fier à leurs impressions personnelles. Ils ont interrogé quelques élèves, et nous transmettons ce que nous avons entendu.

Adhémar, représentant le lycéen moyen, nous a déclaré : « L'idée était certes excellente, et aurait pu donner naissance à une œuvre remarquable. Mais la réalisation était très difficile, et c'est là que la pièce a buté. Si les portraits étaient excellents, il y a autre chose dans les Caractères : il y a les boutades, il y a les critiques, il y a... et cela, je ne l'ai pas trouvé dans l'Impromptu ».

Zoé, représentant la lycéenne moyenne, a commencé, bien entendu, à parler chiffons : « Les costumes n'étaient pas très beaux, les décors non plus. Le C.R.A.D. nous avait habitué à mieux. De plus, la voix de Lucienne Lemarchand... Mais là, nous l'arrêtons, car les femmes ont toujours mauvaise langue... »

Disons donc, pour conclure, que, si « Le Jeu de l'Amour et du Hasard » a été en général fort goûté de nos collègues écoliers et écolières, l'Impromptu a déçu. A qui la faute ? Aux réalisateurs, ou aux spectateurs ?

C. CHAUDOREILLE

La musique classique chez les Secondaires

Sibelius. Est-ce un oiseau, un mot latin, un étoile ? Telles sont les questions qui jaillissent lorsqu'on entend le nom de cet admirable compositeur finlandais.

Car Sibelius, ne vous en déplaise, est un compositeur. Si vous parlez de Beethoven, on vous répond, d'un air entendu, et avec une moue dédaigneuse : « Ah oui ! La Nième Symphonie, la Polonaise » (sic). Mais Sibelius... connais pas ! Et les élèves des écoles secondaires, à quelques exceptions près, ignorent tout de ces génies de la musique dite classique. Ils s'enthousiasment, quelquefois réellement, souvent par snobisme, des ruptures de rythme plus ou moins discordantes des derniers succès de Bechet ou Armstrong... sans savoir que la musique classique offre des exemples plus nombreux — et souvent plus harmonieux — de ruptures de rythme.

Si vous pénétrez l'intimité de certains d'entre eux, vous les surprenez, criant : « La barbe » et tournant impatientement le bouton de leur poste de T.S.F. quand le speaker annonce : « Fugue et Toccata de Bach », ou « quelque chose dans ce goût-là ». Dommage ! Dommage pour le speaker, pour Bach, et pour l'auditeur récalcitrant !

Si vous avez la hardiesse de leur adresser des reproches, on vous répond candidement : « La culture musicale ? Superflu ! A quoi cela sert-il ? Surtout quand on doit bachoter ! ». Une petite question : combien de temps passent-ils chaque jour à leurs sports favoris, à leurs lectures — pas toujours recommandables —, au cinéma, ou dans la rue Caraman ? L'étude musicale les « rase ». Pourquoi ? Elle est comme un plat nouveau qu'on refuse sans y avoir goûté : « Je n'aime pas ça ! » Enfants gâtés qui boude !

Si cette musique leur était présentée d'une façon agréable, avec auditions de morceaux, choisis et commentés, une heure par semaine, de la sixième à la philo, ils apprécieraient ce plat qu'ils refusent maintenant. Mais les programmes officiels préconisent « une heure de solfège » et non « une heure de musique ». On vous sature et on vous rebat les oreilles de portées, de clefs, de croches, de blanches, de noires, et on voit arriver l'heure de musique comme une occasion de dormir ou de chahuter !

Et les élèves de première et de philo considèrent leurs cadets avec un souverain mépris : « Vous faites encore de la musique ? » Que n'en font-ils eux-mêmes ?

G. SULTAN

UNE CULTURE...

Quelques données psychologiques sur le Cinéma

Le spectateur de cinéma se différencie du lecteur de roman ou du spectateur de théâtre. « Ces derniers, quel que soit l'intérêt qu'ils portent au livre ou à la pièce, demeurent toujours conscients et c'est par une libre décision de leur part qu'ils se prêtent au monde du romancier ou du dramaturge.

Le spectateur au cinéma ne se prête pas : il se donne. L'obscurité de la salle, le silence absolu, un fauteuil confortable et moelleux aident à une complète relaxation.

Le spectateur est un rêveur qui n'a même pas à faire l'effort de rêver son rêve. On lui fournit du rêve préfabriqué. Pour l'immense majorité des spectateurs, le film constitue une grande anesthésie, le sentiment obscur d'une délivrance, d'un bonheur indéfinissable mais total. Le public a cessé d'être lui-même et il déborde les limites de sa pauvre existence asservie aux dures nécessités de la besogne quotidienne. Il s'est évadé au-delà des frontières étroites de sa propre personnalité. La personnalité consciente du spectateur s'est effacée et laisse place à un moi onirique qui est sans résistance devant l'écran hypnotiseur et obéit à toutes ses suggestions.

Le cinéaste commence donc par endormir la conscience du spectateur et s'adressant ensuite directement à son affectivité, il détermine aisément ses émotions, ses sentiments et son comportement.

C'est le désir de donner au spectateur, non à voir, mais à vivre, qui rend compte de toutes les particularités du mode d'expression cinématographique. Non seulement le choix des sujets, des acteurs, des décors, mais aussi le langage même du cinéma, sa syntaxe, sa rhétorique sont commandés par cette règle des règles : le spectateur doit oublier son monde et son moi pour entrer dans un monde nouveau et donner son adhésion sans réserves à un moi qui tout d'abord n'est pas le sien, mais qui très rapidement doit lui devenir plus intime que son propre moi.

Il résulte de ces notions très sommaires, qui ne sont en somme que des thèmes de réflexion, que le Cinéma peut exercer une influence qui peut être exaltante ou affreusement néfaste selon la nature des éléments que l'on fait si facilement ingurgiter à la masse des spectateurs. Mais ceci, comme disait Kipling, est une autre histoire.

A PROPOS DU FESTIVAL PICASSO

Une opinion parmi beaucoup d'autres

Le Ciné-Club a présenté, le lundi 29 Novembre, une séance réservée à la peinture française, et en particulier à Picasso. M. l'abbé Maurice Morel, éminent critique parisien, parla, avec éloquence et érudition, de la « Monstruosité chez Picasso », et réussit certainement à convertir quelques ennemis du peintre.

A propos de cette causerie et des films présentés au cours de cette séance, nous publions une communication qui ne manquera pas de faire réagir diversement nos lecteurs.

On projette une série de courts métrages.

Le premier, qu'on attribue à Toulouse-Lautrec, échoua auprès des spectateurs. La présentation ne collait pas au texte, et, eût-elle collé, elle n'aurait pas rendu la vérité aux toiles et aux crayons. Malgré ces images qu'on tenta d'animer en les bouscoulant en tous sens, en mitraillant l'écran de gros plans, et de petits plans, nous n'entrevîmes qu'un vague Toulouse-Lautrec pâle et cafardeux, au talent disparu.

Mais le conférencier vint chasser ces images détestables et parla longtemps de monstruosité, à travers les âges, aimable ou monstrueuse. Et là encore, les profanes ne purent s'accorder à cette belle érudition.

Deux autres bons courts métrages ramenèrent l'intérêt dans la salle. L'un purement artistique, consacré à Renoir, satisfait pleinement par sa forme et sa composition. Mais point encore de couleurs ! ce que les vrais amateurs ne pardonneront jamais à une peinture.

Puis enfin, un véritable documentaire, traitant des divergences plastiques de la peinture entre Renoir, Seurat et Picasso. Ce film de vulgarisation nous expliqua les lignes d'une composition, toute en courbes et en cercles évoquant la grâce chez Renoir, en rectangles allongés chez Seurat, et, ce qui ne peut être qu'une remarque, en éventails chez Picasso (nous connaissons tous les différences très profondes de facture des toiles de Picasso).

Picasso, l'espagnol Pablo Picasso, nous apporta ses colombes, ses arlequins, ses taureaux, ses monstres, puisqu'il en a été vaguement question, ses cubes, ses gueules, et son talent. Vous n'imaginez pas ce que l'on peut faire d'une grande vitre, d'un pinceau trempant dans de la peinture blanche. On peut émouvoir une salle entière.

Et le dernier, « Guernica », mu, par le mouvement et la lumière, ce qui restait d'admiration en compréhension. Cette tempête sous un crâne, qui fit passer le monstre humain au premier plan, le monstre presque affolé, cette tempête nous fit penser que le rêve qu'on rogne à la réalité fait souhaiter la réalité très loin dans le rêve.

Jack DESBOURDES

(Cette opinion très personnelle et publiée sous la responsabilité de son auteur, peut donner lieu à un débat. Nous nous proposons de publier les réponses qu'elles pourra provoquer.)

CENTENA

L'année 1954 se termine, trop vite pour certains, trop lentement pour d'autres. S'il est permis de faire un retour en arrière, tâchons d'évoquer ce que cette année nous a rappelé. Avec l'habituelle mélancolie du souvenir, pensons à ceux qui ont laissé leur œuvre après eux comme témoignage de courage, comme preuve d'action, de volonté, et d'esprit humanitaire...

Arthur RIMBAUD *Poète maudit*

« Satan adolescent »
(Verlaine)

« C'est un élu, un saint »
(Isabelle Rimbaud)

Le 29 Octobre 1854 naissait à Charleville, petit village des Ardennes, Arthur Rimbaud, « l'insurgé », « l'aventurier » de la littérature française. Toute la vie du poète sera guidée par ces deux passions : insurrection, et aventure.

Insurrection.....Alors qu'il n'est qu'un enfant, il se révolte déjà : contre sa mère, la sévère Madame Rimbaud ; contre sa vie elle-même. Bientôt, c'est le poème intitulé « les Assis », où Rimbaud tempête contre ces fonctionnaires toujours assis — les « ronds de cuir », dirait-on de nos jours — Insurrection contre la guerre : c'est le Dormeur du Val ; contre le régime social : c'est le Forgeron ; contre Paris : c'est Paris se repeuple ; contre le mysticisme c'est : « les premières communions ». Et tant d'autres encore....

Aventure.....Jeune encore, il en rêve (« Oh ! la vie d'aventures qui existe dans les livres d'enfants », écrira-t-il plus tard). Aventurec'est le « Bateau Ivre », le rêve, l'évasion ; c'est aussi cette volonté de devenir « voyant », pour mieux voyager dans l'irréel ; c'est cette suite de départs, Paris, la Belgique, l'Angleterre (« Il y a une chose qui m'est impossible, c'est la vie sédentaire », écrira-t-il en 1890) ; c'est enfin le dernier départ, pour l'Afrique : « Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil en feu... Il reviendra atteint d'un cancer de l'os, sur une civière. La veille de sa mort encore, il pensait à repartir ; il avait même fait demander à quelle heure il devait rejoindre le navire....

Rimbaud nous laisse son œuvre. Une expérience parmi tant d'autres, direz-vous. Certes, mais une expérience qui a débuté quand le poète n'avait que dix-sept ans. Et ce n'est pas là son moindre mérite..

Le centenaire de l'aluminium

Si on vous demandait pourquoi l'on a choisi 1954 pour fêter le centenaire de l'aluminium, vous vous trouveriez très certainement embarrassés.

En effet, l'aluminium, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'a pas été découvert en 1854. Le mot d'aluminium existait déjà à cette époque, puisqu'il fut créé en 1808 par un savant anglais, Davy. Ce n'est pas non plus en 1854 que l'on réussit à le dégager de sa gangue, mais en 1827, grâce aux travaux de l'Allemand Wœhler. Et ce n'est pas non plus en 1854 que fut découverte la bauxite, ce minéral à partir duquel on obtient de fortes proportions d'aluminium, mais en 1821, par le Français Berthier.

Pourquoi donc avoir choisi 1954 pour fêter le centenaire de l'« aluminium » ? Simple parce que c'est en 1854 que l'on découvrit la première méthode permettant de produire industriellement l'aluminium. Le procédé employé a d'ailleurs gardé le nom de son auteur : Sainte-Claire-Deville.

Grâce à Sainte-Claire-Deville, le prix du kilogramme d'aluminium a pu tomber, de 1250 francs en 1860 — une fortune pour l'époque — à 12 francs en 1938. Depuis, l'aluminium s'est prêté à de nombreux alliages : alpac, duralumin, etc. sont très employés de nos jours.

Servant actuellement à fabriquer les objets les plus divers, depuis la timbale ou le pot à lait jusqu'à l'avion, ce métal est devenu d'une importance primordiale pour la métallurgie ainsi que pour la vie économique de notre pays et du monde.

Nos lecteurs se sont peut-être aperçus que, dans cette rubrique « Centenaires », il n'a pas été fait allusion au Maréchal Lyautey, dont nous célébrons pourtant le centenaire cette année. Nous nous excusons auprès d'eux et auprès de Lyautey ; nous avons été contraints à cette omission par le manque de place.



Votre Opticien

Ch. SANTRAILLE

SPECIALISTE DIPLOME

LA LUNETTERIE DANS TOUTES SES APPLICATIONS :

Médicale, Scientifique, Artistique, Organisation, Technique, Qualité, Prix

VOUS ASSURE une GARANTIE TOTALE pour vos yeux et ceux de vos enfants

2, Rue de la Concorde

I R E S

Il y a trois cents ans . . .

LA NUIT DE PASCAL

Dans un article paru dans « Les Nouvelles Littéraires », Thierry Maulnier nous rappelle qu'il y a trois cents ans, le 23 Novembre 1654 exactement, au cours d'une nuit demeurée fameuse, Pascal décidait brusquement de changer de vie.

Cette nuit fut pour Pascal une révélation, la solution d'un problème tant philosophique que religieux. Qu'un esprit aussi puissant, aussi génial, aussi varié abandonne tout à coup une vie où il n'avait connu que des succès, voilà qui donne à réfléchir. Que « l'illumination » de cette nuit fasse, du mondain qu'était Pascal, un « solitaire », un reclus de Port-Royal, voilà qui passe la raison. La raison ? Mais c'est là qu'est le problème.

32, Rue Rohault de Fleury, 32
CONSTANTINE

Vendôme
M. POUSSON
chausseur

Tél. : 47-18

En marge de l'histoire et de la géo

— L'Amazone est le fleuve le plus puissant de l'Amérique du Sud ? Il coule, pour une partie importante de son cours, dans la plaine amazonienne, et son cours est si abondant, ses affluents si riches en eau, que c'est un véritable bras de mer qui roule, large de six à huit kilomètres. Il se jette dans l'Atlantique, et la force de ses eaux est telle qu'il les déverse dans l'Océan jusque vers trois cents kilomètres au large. Ainsi, au milieu de l'eau salée de l'Atlantique, on trouve de l'eau douce.

— Une spirituelle recommandation. Le général Laubanck, malgré une défense remarquable, n'avait pas réussi à sauver la ville de Landau. Il s'en était pourtant tiré avec les honneurs de la guerre, et de plus, avait perdu la vue à la suite d'une blessure. Cependant, Louis XIV ne lui donna pas le bâton de maréchal, malgré cette spirituelle recommandation du Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV : « Sire, voici un aveugle qui demande un bâton ».

— Si l'on vous demandait quel est le type du courtisan sous Louis XIV, qui nommeriez-vous ?

Tous les contemporains de Louis XIV reconnurent en la personne du Duc d'Antin le type du parfait courtisan. En effet, le Roi se promenait un jour, et il manifesta son mécontentement de voir, en un certain endroit, un petit bols. Au cours de la nuit, le Duc fit scier les arbres, mais de telle façon qu'ils tenaient encore debout et pouvaient être abattus en tirant sur des cordes attachées à chacun d'eux. Des hommes étaient d'ailleurs placés dans ce but. Le lendemain, Louis XIV manifesta encore son mécontentement. « Sire, ces arbres tomberont dès que votre Majesté en aura donné l'ordre », dit d'Antin — « Vraiment ! Eh bien, je désire en être débarrassé à l'instant », répliqua Louis XIV. Sur un signe de d'Antin, les arbres tombèrent.

— Une orgueilleuse devise. Chaque famille noble, régnante ou non, avait à cœur de posséder une devise. On connaît celle des Créqui : « Qui s'y frotte, s'y pique », et celle des Habsbourg : « A.E.I.O.U. » (cette devise avait d'ailleurs la même signification en Latin qu'en Allemand : « Austriae Est Imperare Orbi Universo », ou : « Alles Erdreich Ist Oesterreich Unterthau », ce qui signifie : « il appartient à l'Autriche de commander tout l'univers »).

Pourtant les Sires de Coucy ne possédaient que leur châteaueu, mais personne n'osait les attaquer, et ils purent prendre à juste titre cette devise :

« Roy ne suis, ne prince, ne duc aussy :

Je suis Sire de Coucy ».

Et ils tinrent en respect les premiers Capétiens.

On croirait que, pour Pascal, la raison, comme l'imagination est « maîtresse d'erreur et de fausseté ». Cette raison — le grand critère du siècle et des philosophes depuis Descartes — apparaît alors à Pascal dans toute son étroitesse, avec son impuissance à résoudre certains problèmes : « la nuit de Pascal marque le point où la critique de la raison révèle à la raison sa limite », écrit Thierry Maulnier.

Et l'on ne peut manquer de rapprocher la nuit de Pascal de celle de Descartes : « La nuit où Descartes découvre, dans une sorte d'extase intellectuelle, les fondements de la science admirable, est la sœur de la nuit pascalienne ».

« Oubli du monde et de tout hormis Dieu... Grandeur de l'âme humaine... Joie, jole et pleurs de joie... », écrivait Pascal au lendemain de son « illumination ». Le libertin devient croyant, plus que croyant, mystique, ascète. Et ce mysticisme contribue à renforcer cette sorte de légende pascalienne que l'on traîne malgré soi tout au fond du cœur, la légende de ce génie qui laissa des œuvres aussi belles que variées, dans les domaines et scientifique, et littéraire, et philosophique.

J. C. HEBERLE

UNE SOIRÉE POÉTIQUE SUR LE THÈME DU DÉPART

« Si tu peux rester, reste,
Pars s'il le faut. »

Nous nous mettons sous le signe de Baudelaire, puisque nous voulons ne connaître que l'enchantement, et pourquoi ne pas le dire tout de suite « l'amer savoir » que l'on tire du départ, du voyage, du retour. « Songe à la douceur, d'aller là-bas vivre »...

Mais le grand départ de toute la poésie moderne fut donné par Rimbaud et le Bateau Ivre.

« Comme je descendais les fleuves impassibles
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs »...

Depuis, tous l'ont suivi, que ce soit au bout monde ou au fond des rêves, avec l'enthousiasme du « Christophe Colomb » de Claudel :

« Que c'est beau, la mer, que c'est bon,
Entre mes bras la terre ronde »...

ou la lassitude de Mallarmé, de « Brise Marine », attiré par le néant et l'absence :

« La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir là-bas, fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! »

Car il y a bien des sortes de départs. Il y a d'abord cette fuite dont Mallarmé est un témoin ; mais si la fuite peut parfois n'être qu'une démission, celle de Mallarmé semble nécessaire. Et pourtant, combien différente de celle du jeune homme qui se libère pour aller au loin construire sa vie, ou plus simplement, du départ de celui qui a toute sa vie devant lui, comme Henri Franck, dans « La danse devant l'arche » :

« Le beau départ : que je suis jeune et qu'il fait grave ;
Je suis beaucoup plus fort aujourd'hui que jamais,
Et mon cœur est fumant comme un fleuve à l'aurore.
Je suis si fier d'inaugurer ce grand voyage.
Ah ! que l'air est charmant sur mon front étonné ».

Dans un esprit assez voisin, avec, malgré tout, la mélancolie de l'adieu à son enfance, à ses parents, à la maison, il faudrait lire, au début du troisième acte de la « Jeanne d'Arc » de Péguy, tout l'admirable passage :

« Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas des tâches neuves...
Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
O maison de mon père, ô ma maison que j'aime »...

Très loin de Péguy et sur un tout autre registre :

« J'ai senti pour la première fois la douceur de vivre
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen
[et Praow,
On glissait à travers des prairies où des bergers

Au pied des groupes de grands arbres pareils à des
[collines

« Etaient vêtus de peaux de mouton crues et sales »...

Si cet extrait des « Poésies de A. O. Barnabooth », de Valéry-Larbaud, évoque un peu les « Nourritures terrestres » de Gide, il est surtout à rapprocher d'innombrables textes de Blaise Cendrars, le grand « bourlingueur » du 20^{ème} siècle, celui qui s'en va par goût du voyage. Avec lui, on n'a que l'embaras du choix. Au hasard de ses feuilles de routes, citons « Passage de la ligne », et surtout « Bagage », qui a toute la désinvolture d'un Inventaire de Prévert, et un charme bon enfant. Nous trouvons, dans « La vie dangereuse » :

« Aujourd'hui, je suis peut-être l'homme le plus heu-
[reux du monde,

Je possède tout ce que je ne désire pas,
Et la seule chose à laquelle je tiens dans la vie
Chaque tour d'hélice m'en rapproche
Et j'aurai peut-être tout perdu en arrivant »...

De Cendrars, nous passons tout naturellement à Apollinaire. Dans « Alcools », « Vendémiaire », et surtout « L'émigrant de Landor Road » :

« Mon bateau partira pour l'Amérique,
Et je ne reviendrai jamais,

Car revenir, c'est bon pour le soldat des Indes »...

Et voilà que nous avons abandonné les départs triomphants de Cendrars, et que nous sommes avec ceux « qui cherchent en gémissant », ceux qui reviennent avec des larmes, ceux qui ont découvert quel « amer savoir » on retire du voyage, et ceux qui « n'atteindront jamais les villes de merveilles ».

Ceux-là seront sans repos et repartiront sans cesse, parce qu'ils demandent au voyage ce que la vie monotone de tous les jours n'a su leur donner, la paix, l'aventure, la vérité, parfois même la mort :

« O mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre !
Le pays nous ennuie, ô Mort appareillons ! »

Mais souhaitons-nous jamais partir à la rencontre du vrai inconnu, totalement inconnu ? Nous avons envie de vivre, et il est plus difficile de bien vivre là où nous sommes que de rêver être ailleurs. « Si tu peux rester, reste », disait Baudelaire lui-même. Jean de la Ville de Mirmont, mort trop jeune pour l'œuvre qu'il promettait, le savait bien, lui qui s'adressait ainsi aux vaisseaux qu'il avait laissé partir sans lui :

« Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,
Mais votre appel au fond des soirs me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi ».

H. Z.

LA POÉSIE EST-ELLE MORTE ?

Pour lancer le surréalisme, André Breton, son Pape, suivi d'une foule de jeunes poètes, se promenait dans les rues de Paris en criant et en brandissant, aux yeux du bourgeois ébahi, un écriteau : « Vous n'aimez que ce que vous avez vu et entendu depuis très longtemps : tas d'idiots ». Or, le surréalisme qui nous promettait du nouveau et qui se promettait de nous faire aimer ce « jamais vu ni entendu », a subi un échec complet sur le plan social. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il prétendait écrire avec le subconscient et être compris par le monde conscient. C'est que les poètes voulaient rompre avec les formes académiques de la Poésie et aussi avec ce qui avait été dit et redit simplement. C'était une véritable révolution poétique. Le monde littéraire et surtout la jeunesse cultivée et blasée attendaient beaucoup de ce mouvement. De même qu'ils espèrent beaucoup de quelques autres, vite avortés, comme le cubisme, le lettrisme etc... qui, dans le fond, avaient les mêmes buts que le surréalisme : trancher avec le passé poétique... Il existe encore de ces mouvements, tel que celui défendu avec acharnement par Luc Estang : le jeune Mozart cherchait des « notes qui s'aiment », Luc Estang cherche des mots qui s'aiment par leurs sonorités, leurs saveurs à la prononciation — indépendamment du sens des

phrases que ces mots peuvent former. Il compose, il peint avec des mots grammaticalement et raisonnablement étonnés de se trouver ensemble. (A noter que Mallarmé et Rimbaud avaient déjà rêvé et même tâté du genre, avec certaines limites).

Face à l'hermétisme, Paul Claudel, ce mystique déjà grand avant les écoles de révolte, se contenta de murmurer : « Dadaïsme, Cubisme, Lettrisme : bécétisme ». Eluard et Aragon, après avoir trempé un moment dans le surréalisme, préférèrent pour ne pas être écrasés par le mouvement, engager leur plume dans la politique.

Or, Eluard est mort. Claudel et Aragon rayonnent encore. Mais, à qui vont-ils transmettre leur flambeau ? Le surréalisme a fait faillite. Les idées de Luc Estang avortent. On appelle poèmes, tant la Beauté poétique est déchuë, les amusettes de Raymond Queneau ou les mystifications du langage cinématographique de Jacques Prévert. La Poésie ne se lit plus, étouffée par les préjugés. On préfère le roman, le théâtre, la philosophie. « La Poésie est morte », vient de dire Montherlant.

Disons plutôt que la révolte poétique fut vaine ! Que le Poète écrive simplement, sans que sa simplicité soit celle d'un La Fontaine, d'un Hugo ou d'un Verlaine. Qu'il surveille sa simplicité, qu'il médite le verbe, qu'il crée avec ce qui a été créé. C'est de là que naît la véritable difficulté. C'est de là que naissent le harcellement et le choix des mots, les trahisons du temps, les angoisses de la nuit. C'est de là que naît l'œuvre d'art comprise, admirée, aimée. C'est de là que naît la Poésie.

Claude MOUTON

Pour vos achats

RADIO ou DISQUES

Adressez-vous à :

G. BOUCHET ★

Diplômé de l'École Centrale de T.S.F. de Paris

17, Rue Rohaut de Fleury. — CONSTANTINE

Distributeur officiel

★ **PHILIPS**

Tous les Disques Microsilon

Le plus grand choix de

Musique classique

— Téléphone : 42-15 —

Ami lecteur,

« Flash » est ton affaire,

Tu peux le critiquer,

Mieux encore, l'épauler,

Et y participer.

Tu ne dois pas le condamner,

Sinon c'est toi que tu condamnes,

Puisque « Flash » est ton affaire

RESERVEZ LA PRIMEUR DE VOS ACHATS A NOS ANNONCEURS PUBLICITAIRES

LA PAGE DES PLUS JEUNES

DEVINETTES

- Quelle différence y a-t-il entre un ivrogne, un tailleur et un Anglais ?
- Pourquoi les canards marchent-ils à la queue leu-leu en traversant une route ?
- Pourquoi la musique est-elle souvent triste ?
- Pourquoi les frotteurs aiment-ils la musique ?
- Pourquoi les négresses n'aiment-elles pas la musique ?
- Quel est l'instrument de musique à cordes le plus facile ?
- Quel est le saint qui a la plus grande auréole ?
- Que faut-il pour ouvrir une porte ?

CHARADES

- Mon premier a des plumes et n'a pas de poils.
Mon deuxième a des poils et n'a pas de plumes.
Mon troisième a des plumes et n'a pas de poils.
Mon quatrième a des poils et n'a pas de plumes.
Mon tout est une fleur.
- De l'alphabet je suis premier.
On tourne toujours mon dernier.
On suit rarement mon entier.

JEUX DE MOTS

- Un maçon monte sur un toit et s'assoit. Il s'aperçoit qu'il a oublié son mètre. A quelle hauteur se trouve-t-il ?
- Que dit le pain quand on le coupe ?
- Pourquoi ne doit-on pas jouer avec l'eau ?

HISTOIRES

- Avez-vous eu déjà des condamnations ?
- Oui, Monsieur le Juge, une, il y a dix ans, pour avoir pris un bain en un endroit défendu.
- Et depuis ?
- Depuis, je n'ai plus pris de bain.

Le pire qui puisse arriver à « FLASH », c'est de ne pas « boucler ».

Pour lui éviter cet accident fatal, prenez des abonnements de soutien. Envoyez-nous 500 francs pour 7 numéros, « FLASH » (avec 4 Jeudis) : pourra vous être adressé par la poste. Et vous nous aiderez à tenir.

Un homme sérieux

- Voyons, fais quelque chose ! Je t'ai dit qu'il fallait considérer le travail comme un amusement !
- Eh ! C'est que nous ne sommes pas sur terre pour nous amuser !
- Jeannine, 4 ans, a une sœur, Monique 22 ans, qui est maman d'une superbe petite fille. Monique attend un second bébé, et tout le monde espère que ce sera un garçon... Mais... c'est une petite fille, et Jeannine éclate en sanglots en apprenant la nouvelle : « Monique le fait exprès elle veut toujours que je sois tante et jamais oncle ! »...
- Jeannot veux-tu me citer une plante grimpanche ?
- La plante des pieds, Monsieur !
- Quoi, es-tu fou ?
- Mais pas du tout, Monsieur, moi j'habite au sixième étage. Alors...!

A la radio, le speaker annonce qu'un bateau a filé quinze nœuds Marseille-Alger. Paule quatre ans et demi, s'arrête brusquement de jouer et se retourne vers sa mère : « Dis, maman, comment il fera pour tous les défaire au retour ? »

Cadets, cette page est la vôtre. Si vous voulez la retrouver dans le prochain numéro, composez-la vous même. Envoyez-nous vos trouvailles, nous publierons les meilleures.

REPONSES

- Parce que l'autriche (l'eau triche).
- Il diminue.
- Il est à six cents mètres (assis sans mère).
- Avis.
- C'est un géranium (géat-rat-rid-homme).
- Il faut qu'elle soit fermée.
- Celui qui a la plus grosse tête.
- La cloche.
- Les deux noires.
- Parce qu'elles ne peuvent admettre qu'une planche blanche vaille deux noires.
- (do-mi-si-la-sol-fa-si-la-si-ré).
- Parce qu'ils trouvent un domicile à soi facile à citer.
- Parce qu'elle a des scuphrs.
- Pour passer de l'autre côté.
- L'anglais speak English.
- Le tailleur se pique le doigt, l'ivrogne se pique le nez.

« FLASH » le numéro 50 frs
 ABONNEMENTS pour l'année scolaire 300 frs
 ABONNEMENT de soutien à partir de 500 frs

A adresser provisoirement
 à l'abbé L. JEANNE

4 Place Lemoine, CONSTANTINE
 C.C.P. 1120-68 ALGER